

POESIBAO 7 septembre 2011

Roshân, Porchia, Ancet, trois titres de la collection P0&PSY

Triplé Po&Psy (par Antoine Emaz)

Cette petite [collection](#) à la finition très soignée, sous étui de couleur, est dirigée par Danièle Faugeras et Pascale Janot. Elle propose chaque année trois titres, en privilégiant les formes brèves, sans limitation de pays, de langue, ou d'époque. En l'occurrence, cette saison, ce sont trois poètes contemporains : l'argentin Antonio Porchia, l'iranien Alireza Rôshan, et Jacques Ancet.



Jacques Ancet – *Portrait d'une ombre* - éd. ères Coll. Po&psy 2011

Dans *Portrait d'une ombre*, on retrouve le monde d'Ancet (buée et frôlement, apparition/disparition) qui consonne si bien avec les dessins de Hollan où la figure est toujours en train d'émerger ou de se dissoudre. « Il brille. Ou plus exactement, il miroite. On ne voit pas, on entrevoit, on ne voit pas. Une lueur, une presque voix. On est là au même endroit avec le chêne et la clôture, la montagne et le ciel. Très vite, on n'y est pas – on y est. Il dit... On va comprendre. La lumière bouge. Le vent tombe. On va le voir. » Tout le livre tient dans cette attente, en cette presque rencontre ; chacune de ces proses courtes est une sorte d'épiphanie presque réussie. On approche d'une sorte d'insaisissable avant de le perdre à nouveau. « Le jour vacille. Moineaux et mésanges griffent le ciel. Le tronc fouille la terre humide. On reste sans rien voir. Une lueur se lève où passe une ombre. On voudrait la saisir, mais on a trop de temps sur les mains. » On pourrait penser que cette « ombre » toujours présente-absente générerait de l'angoisse, un peu comme dans le *Horla* de Maupassant. Il n'en est rien : aucun glissement vers le fantastique chez Ancet. L'« ombre » est seulement un mot pour désigner ce qui manque au monde, à la langue, à la vie. A certains moments, et c'est cette expérience que vise le poème, il

semble que l'on soit tout proche de toucher « la réalité bien pleine » (Reverdy),
autant que la langue bien pleine, la vie bien pleine. On a l'impression d'être « Au
bord, au bord » d'y arriver, et puis ça s'efface et on retourne au manque. « Dans ce
qui bouge, ce qui demeure. Dans ce qui demeure, ce qui bouge. Dans le jour la nuit et
dans la nuit le jour. Dans l'explosion blanche, le caillot noir – arbre et corneille
disent les mots. Et lui dans le mouvement. Ni l'un ni l'autre et les deux en même
temps. Parfois, pourtant, on le devine : claquement sec, vibration, silence. Quelque
chose a eu lieu. On ne peut pas dire quoi. »
